Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

Chapitre XXXI. Australie. - Ile des Kangarous. - Port Western.

viennent fort utiles soit pour coudre leurs manteaux de peaux, soit pour attacher les pointes de leurs lances. Les naturels se rendirent ensuite à leur camp, portant leur proie en triomphe, et la tribu tout entière les accueillit par des cris de joie. J'eus pour ma part un morceau du derrière de l'animal. Hachée et cuite à l'étuvée avec un quartier de porc, cette viande fait un plat assez estimable connu des Anglais sous le nom de *steamer*.

Quand les naturels se trouvent réunis en grand nombre, ils ont un autre moyen de chasser le kangarou. Pour cela ils forment autour de lui un cercle compacte dont peu à peu ils diminuent la circonférence, jusqu'à ce que l'animal débusqué vienne s'offrir à leurs coups. Pour le kangarou de la petite espèce, ils emploient un moyen analogue. Lorsqu'ils soupçonnent le gîte de quelqu'un de ces animaux, ils coupent tout à l'entour, dans une largeur considérable, les broussailles et les fougères, en ne touchant point au milieu ; puis ils entassent en dehors les broussailles coupées ou arrachées, de manière à former une sorte de rempart circulaire, capable d'arrêter les kangarous dans leur fuite. Cela fait, un ou deux chasseurs, suivis de leurs chiens, parcourent l'espace réservé pour faire lever le gibier. Les kangarous bondissent, ils traversent l'espace libre ; mais, arrêtés par les broussailles, ils sont facilement abattus par les chasseurs. Ainsi la chasse pratiquée avec un grand nombre d'hommes est toujours abondante et facile. Pour les kangarous de toute sorte, les naturels emploient aussi des piéges dressés dans les lieux humides où ces animaux viennent se désaltérer. Ce sont des fosses profondes, recouvertes de broussailles et sur lesquelles on a semé une légère couche de terre. Cette chasse a lieu surtout dans l'intérieur.

Les naturels du port du Roi-George font la chasse de l'ému, ou casoar, principalement en hiver, saison dans laquelle ces oiseaux couvent. Quand ils ont trouvé un nid, ils se cachent derrière un buisson et font en sorte de tuer d'abord le mâle, à peu près sûrs ensuite de tuer la femelle. C'est un gibier qu'ils attrapent du reste assez rarement, bien qu'ils en fassent le plus grand cas.

CHAPITRE XXXI.

AUSTRALIE. — ILE DES KANGAROUS. — PORT WESTERN.

Powell n'avait plus rien à faire au port du Roi-George le 6 décembre : il remit à la voile. Nous cinglâmes vers l'E. par une mer et une brise assez dures, bien que cette saison fût l'été de l'Australie. Après dix jours de triste navigation, nous laissâmes tomber l'ancre le 16 décembre à Napean-Bay, sur l'île des Kangarous. Le nom de cette île lui a été donné au moment de sa découverte : quand Flinders y aborda en 1802, les kangarous y étaient si nombreux et si peu farouches, que son équipage tua, en une soirée, trente-un de ces animaux, dont le plus petit pesait soixante livres, et le plus gros cent vingt-cinq. Ils paissaient par bandes le long d'une pelouse qui bordait la lisière d'un bois. Non moins nombreux sur la plage, des phoques monstrueux se traînaient jusqu'auprès des bandes de kangarous, et semblaient vivre avec ces derniers dans la plus parfaite intelligence. Flinders observa que les phoques, à l'approche des hommes, montrèrent une sagacité bien plus grande que leurs commensaux les kangarous. Ceux-ci ne s'inquiétèrent pas de l'arrivée des Anglais ; on eût dit qu'ils les prenaient pour des phoques, et qu'ils n'avaient pas à se déranger davantage pour les uns que pour les autres ; tandis que les phoques ne se montrèrent pas assez sots pour confondre les Anglais et les kangarous. Flinders aurait dû ajouter à cela, qu'il était possible que les phoques eussent pu faire connaissance avec les hommes sur d'autres plages de l'Australie, tandis que les kangarous, isolés et relégués sur leur île, n'avaient pu acquérir la même expérience. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette expérience leur est acquise aujourd'hui, et qu'elle a changé complètement leurs mœurs confiantes. En effet, quand nous arrivâmes près de Kanguroo-Head (Pl. XXXVI—1), que Flinders donne pour la résidence favorite de ces animaux, sur une dizaine d'entre eux qui s'y trouvaient occupés à paître, neuf décampèrent à toutes jambes, dès qu'ils nous aperçurent, et dans le nombre, à peine pûmes-nous en tirer deux, que nos chiens poussèrent vers un endroit où deux des nôtres s'étaient embusqués. On tira aussi, mais vainement, quelques coups de fusil aux casoars. Ces oiseaux tombent difficilement sur le coup, et, quelque blessés qu'ils soient, dès qu'ils peuvent s'enfuir, ils sont introuvables.

L'île des Kangarous est un Eden de verdure, auprès des plages stériles et nues de l'Australie. Une fraîche pelouse règne le long de rochers d'ardoise, disposés par couches parfaitement horizontales. Cette végétation, cette plage belle comme un tapis, doivent sans doute avoir attiré là un grand nombre de kangarous et favorisé leur multiplication. Un

1. Vue sur l'Ile des Kangaroos.

2. Chasse aux Phoques.

de Sainson del.

VOYAGE

bois assez épais couvre toutes les autres parties de la baie.

Quand Flinders fit la découverte de ce point, il remarqua que les arbres alors en végétation paraissaient bien plus chétifs qu'une foule d'autres, dont les troncs morts étaient debout, et dont les débris jonchaient le sol. Comme ces gigantesques végétaux semblaient avoir tous peri le même jour et par suite d'une incendie général; comme d'ailleurs rien n'indiquait que les hommes eussent jamais mis le pied sur cette terre, il en conclut que la foudre ou le frottement accidentel de deux arbres morts pouvait avoir mis le feu à ces forêts. D'après son calcul cet accident avait pu arriver de dix à vingt-cinq ans auparavant.

L'île des Kangarous a près de trente lieues de long sur une dizaine de lieues de large, avec un sol d'une hauteur médiocre. L'intérieur de l'île est inconnu : on n'y a point encore découvert d'habitans; seulement on sait que les terres du cap Jervis, séparées de l'île des Kangarous par un simple canal de deux ou trois lieues, nourrissent la même race d'hommes, chétive et farouche, que celle qui campe au port du Roi-George. Quelques mois avant notre passage à Nepean-Bay, leur férocité avait causé la mort d'un brave officier anglais, victime de son amour pour la science. Du point du mouillage où nous étions alors, on pouvait même apercevoir le sommet du mont Lofty, théâtre de la catastrophe. En voici le récit, tel qu'il m'a été fait plus tard à Port-Jackson. Ces nobles dévouemens, accomplis sur des terres lointaines, méritent d'avoir des échos qui les répètent au monde, afin que les noms des martyrs de la science soient honorés comme ceux des autres martyrs.

Le lieutenant Sturt, dont il sera plus tard question, venait de reconnaître le cours du fleuve Murray et de découvrir le vaste lac Alexandrina, qui communique à la baie Encounter près du cap Jervis par un canal impraticable pour les plus petits navires, quoique assez large pourtant. A la suite de cette découverte, Sturt avait soupçonné que ce lac pourrait bien communiquer avec le golfe Saint-Vincent par un autre canal plus profond. C'était là un fait important à constater. Il se liait à tout le système de colonisation de l'Australie méridionale et à la nature des relations qu'on pouvait entretenir avec le contrées de l'intérieur.

Le capitaine Barker, de retour d'une mission au port du Roi-George, entreprit de résoudre cette grande question géographique. Le 10 avril 1831, il arriva près du cap Jervis, prolongea de très-près la rive orientale du golfe Saint-Vincent et s'assura qu'il n'y existait point de canal apparent dans une étendue assez considérable.

Afin d'être plus sûr de ses investigations, le 17, le capitaine Barker descendit à terre, accompagné de M. Kent, attaché au commissariat, de deux soldats et de son domestique. Ils débarquèrent près d'un petit canal, dont l'embouchure était obstruée par une barre, et dont le cours, qui n'était que de quatre milles, s'enfonçait jusqu'au pied de la chaîne parallèle à la côte. Le paysage offrait un aspect fertile. Les bords du chenal se composaient de prairies naturelles, légèrement boisées et tapissées d'herbes de toutes espèces. Le sol était un terreau fécond, d'une couleur chocolat, qu'on supposa provenir de la décomposition de la pierre à chaux bleuâtre qui se montrait le long de la côte. Au fond du canal, un vallon encaissé de rochers conduisait dans les montagnes. On y trouva beaucoup d'eau douce, déposée dans les mares qui s'étaient remplies durant les dernières pluies. La petite troupe bivouaqua sur ce point.

Le lendemain, le capitaine Barker, escorté de M. Kent et de son domestique, se mit à gravir le mont Lofty, en suivant la crête de la chaîne. Les parties inférieures parurent formées de schiste argileux; les flancs et les sommets, couverts d'arbres qui atteignaient des dimensions extraordinaires. A l'E., la vue était bornée par d'autres chaînes parallèles à celle que l'on suivait; mais à l'O., on avait en vue les bords ravissans du canal.

Dans le cours de la journée, on passa sur les bords d'un ravin profond, dont les flancs portaient un tapis d'herbes gracieux au regard. A six cents pieds de profondeur roulait, dans le fond de cette gorge, un petit torrent brisé sur un lit de rochers. Çà et là, des blocs énormes opposaient comme une digue à son cours, et dans ces endroits l'eau avait tellement usé et poli la pierre, que les veines de quartz rouge et bleu qui la traversaient figuraient des ouvrages en mosaïque. A quelques milles de ce ravin, nos voyageurs firent leur seconde halte de nuit.

Le jour suivant les conduisit à la cime du mont Lofty, à 2,250 pieds environ au-dessus du niveau de la mer et à une distance de onze milles de la côte. Ce qui les surprit le plus, au sommet de ce mont, ce fut la grosseur des arbres qui le couronnaient. L'un des troncs se trouva avoir plus de quarante pieds de circonférence, et ces robustes végétaux ne sem-

blaient souffrir, ni des vents régnans, ni de leur position élevée. La plupart appartenaient au genre eucalyptus, et l'un d'eux était remarquable par le parfum particulier à son écorce.

Nos voyageurs redescendirent par le côté septentrional du mont et atteignirent le point où la chaîne se termine au N. N. E. Là ils jouirent d'une vue plus étendue que du sommet même du mont. Ils dominaient la plus grande partie du golfe; ils pouvaient distinguer les montagnes qui le cernent au N. N. O., et, droit à l'E., un autre mont tout-à-fait semblable au mont Lofty, mont élevé qui semblait terminer la chaîne sur ce point en masquant la vue du lac Alexandrina. Barker en conclut que ce piton était celui signalé par le lieutenant Sturt, comme s'élevant des bords même du lac, et confondu par lui avec le mont Lofty, plus reculé vers l'O. Ce dernier reçut, à juste titre, le nom de mont Barker.

Tout-à-fait au-dessous du point où s'arrêtèrent les voyageurs, se prolongeait au N., aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un terrain plat, légèrement ondulé, tantôt découvert, tantôt boisé en partie, mais partout tapissé de verdure. Ce terrain courait aussi vers l'E. et semblait contourner les flancs du mont Barker. Les voyageurs passèrent encore la nuit sur le sommet de la chaîne, près d'un grand bassin qui ressemblait à la bouche d'un cratère; d'énormes fragmens d'un granit grossier et grisâtre s'y trouvaient amoncelés dans le plus effrayant désordre. Les parties culminantes de toute la portion septentrionale de la chaîne du mont Lofty viennent de cette formation, qui se trouve ainsi placée entre les formations schisteuses qui environnent le canal situé à la croupe de cette chaîne.

Cette première expédition fut heureuse. La troupe voyageuse se retrouva le 21 avril sur la grève. Mais elle débarqua de nouveau, quelques jours après, dans une petite baie assez sûre, située immédiatement au N. du cap Jervis, et trouva dans le fond une vallée de neuf à dix milles de longueur sur trois à quatre milles de largeur. Cette vallée, flanquée de deux ramifications de la chaîne principale, abondait en pâturages dans lesquels se montrèrent de nombreux kangarous. Quoique pierreux en certains endroits, le sol était, en général, fertile et d'un agréable aspect. Tirant droit vers l'E., Barker et ses compagnons traversèrent la première chaîne de collines, puis entrèrent dans une vallée stérile, pierreuse et couverte de broussailles. Ils la traversèrent, franchirent une seconde chaîne, d'où ils eurent vue sur la baie Encounter. Étendue à leurs pieds, une plaine aboutissait à des dunes de sable ou à des collines couvertes d'arbrisseaux. Le capitaine Barker monta sur le point le plus élevé, et, de là, il découvrit enfin le lac Alexandrina et le canal par lequel il communique à la baie Encounter. Il descendit alors vers ce point, atteignit les bords du canal, et le suivit en foulant des dunes de sable jusqu'à ce qu'il pût apercevoir la pointe S. E. du cap Jervis. A cet endroit, le chenal devait avoir environ un quart de mille de largeur, et M. Barker se disposa à le traverser à la nage pour gagner une dune située sur l'autre rive et où il comptait obtenir un plus grand développement de perspective sur les contrées situées à l'E.

Malheureusement il était le seul de sa bande qui sût nager : personne ne put le suivre. On voulut vainement le détourner de son projet; quoique souffrant et maladif, il persista. M. Kent lui attacha sa boussole sur la tête; il se déshabilla et partit. En dix minutes, il était sur l'autre rive. Gravissant la berge, il prit quelques relèvemens à l'aide de ses instrumens, puis descendit du côté opposé. On ne le revit plus.

Voilà où s'arrête le journal de M. Kent; et le sort du malheureux capitaine Barker serait encore une énigme, si une femme du pays, qui resta long-temps au service des pêcheurs anglais, n'avait donné les détails de la catastrophe.

D'après elle, M. Barker, après avoir gravi la première dune, se dirigea sur une autre située à une grande distance. Ce fut dans ce trajet que trois naturels qui s'en allaient alors des bords de la mer vers le campement de leur tribu, aperçurent de loin cet étranger. Ils le suivirent et n'osèrent l'accoster, retenus par la crainte de l'instrument qu'il portait. Voyant des hommes décidés à l'attaquer, le capitaine Barker chercha d'abord à les calmer; puis, aimant mieux les prévenir, il s'élança sur l'un d'eux; mais son attaque ne fut point heureuse; il ne fit aucun mal à son homme, tandis qu'un des sauvages lui lança une sagaie qui l'atteignit à la hanche. Pour se sauver des mains de ces trois assaillans, Barker se jeta vers la mer et courut à travers les brisans. Il y reçut une nouvelle lance dans l'épaule, puis une troisième au milieu de la poitrine. Tombé dans l'eau sur son séant, il y fut achevé à coups de lance; il en reçut plus de cent; après quoi les naturels traînèrent son corps par les jambes sur les récifs, le jetèrent dans l'eau profonde, où la marée le prit et l'entraîna au large.

Suivant la femme qui donna ces détails, les trois sauvages, en tuant le capitaine Barker, n'avaient pas d'autre but que celui de s'assurer si l'on pouvait tuer un homme blanc. Mais Sturt est plutôt disposé à croire que ces naturels exerçaient un acte de vengeance, comme représailles des atrocités que les pêcheurs de phoques avaient si souvent commises à leur égard. Cette même tribu avait témoigné, peu de temps auparavant, les dispositions les plus hostiles envers Sturt et ses compagnons, et les trois meurtriers de Barker furent sans doute enchantés de pouvoir satisfaire sans péril une haine de tribu.

Le 18, *le Kanguroo* quitta le mouillage de Neapan et donna dans le passage de Backstaire, entre le cap Jervis et l'île des Kangarous; puis il gouverna vers le détroit de Bass. Dans cette traversée, plus d'une fois le brick longea la côte qui se montra généralement basse, sablonneuse, d'un triste et morne aspect. De temps à autre des brumes épaisses la dérobaient à nos regards. Le 21, nous doublions la pointe du cap Otway, composée de mornes et de hautes falaises, boisées, vertes, plus gracieuses qu'aucune des terres aperçues jusque-là. Le soir même, nous étions mouillés dans le port Western, sur la partie nord de l'île Phillip.

A l'instant même, je voulus faire une excursion sur les bords de la crique profonde qui échancre les terres de cette île. Tant que je me tins sur la grève même, je pus marcher tout à l'aise sur un sable fin et mouvant; mais dès que je voulus pénétrer dans l'intérieur, une végétation d'arbrisseaux et de plantes buissonneuses me présenta une barrière tellement épineuse et serrée, qu'après avoir déchiré plusieurs fois mes vêtemens, je me vis obligé de retourner sur le bord de la mer. A marée basse, le rivage est bordé d'une couche de vase molle qui empêche de regagner les canots. Plus loin la grève se couvre de galets arrondis, noirâtres et lourds, qui, au premier abord, sembleraient provenir d'une formation ignée; mais ce sont des géodes qui doivent leur pesanteur et leur couleur à une proportion de fer assez considérable.

Il fut plus facile de se promener sur la pointe de sable qui forme la partie occidentale de la baie. De ce côté, c'est une belle plage, bordée par des dunes couvertes d'arbres de diverses espèces. A l'intérieur, le paysage est magnifique; il offre des promenades délicieusse. On peut choisir entre des pelouses charmantes, émaillées de fleurs diverses, traversées par des sentiers bien battus, ou bien de beaux massifs d'arbres entre lesquels on peut circuler sans peine. A voir cette nature soignée et partout accessible, on croirait reconnaître le travail de l'homme. C'est pourtant quelque chose d'incontestable, que l'homme n'y a jamais rien ajouté, ni retranché. Les misérables tribus qui habitent ces plages ne songent guère à l'embellissement de leurs campagnes. Le soin de leur nourriture est déjà une occupation suffisante. Il est même douteux que les petits sentiers que l'on aperçoit çà et là soient l'œuvre de leurs mains; on les attribue plutôt aux animaux qui, dans leurs courses, suivent toujours la même direction. C'est du moins ce que disent les pêcheurs habitués de ces parages.

Dans un endroit de la plage assez éloigné, nous aperçûmes trois ou quatre phoques de la plus grande taille, qui venaient s'ébattre et s'alonger sur les dunes. On courut vers eux; mais, redoutant et prévoyant le péril, ces amphibies se rejetèrent et disparurent dans la mer avec une vitesse et un élan incroyables pour de telles masses (Pl. XXXVI—2). Ces phoques appartiennent à l'espèce que les naturalistes ont nommée *otarie cendré*. Leur taille, quand ils sont adultes, varie de sept à dix pieds de longueur. Ils ont une grosse tête, le front élevé, le museau carré et court, la lèvre supérieure dépassant l'inférieure. De la tête au milieu du tronc, leur grosseur augmente progressivement, puis décroît peu à peu de la même manière, de sorte que, au premier abord, ces animaux offrent, pour ainsi dire, la forme de deux cônes réunis par la base. Le pelage, en dessus, est d'un gris cendré uniforme. Le menton, les aisselles et les deux côtés du corps sont roux; les membres postérieurs presque noirs, et les antérieurs d'un brun foncé tirant sur le rougeâtre. Les poils de la tête et du cou sont longs, rudes et grossiers; ceux des autres parties sont plus courts et plus serrés. Leur couleur cendrée provient du mélange de ces poils, dont les uns sont d'un blanc jaunâtre et les autres noirâtres. En les écartant, on trouve en outre, à leur base, un feutre roux assez doux.

Les individus jeunes sont noirs et ont les poils très-soyeux. Leur tête est arrondie, et leur aspect est moins disgracieux qu'à un âge plus avancé. Au bout de quelques jours de domesticité, ils se montrent aussi familiers et aussi caressans que de petits chiens. Ils ont un bêlement qui approche de celui du chevreau, et viennent recevoir la nourriture de la main de celui qui les appelle. Dans le bas âge, ces phoques se meuvent plus facilement que lorsqu'ils ont grandi,

attendu que leurs membres ne sont point encore aussi disproportionnés qu'ils doivent le devenir par la suite.

Comme la peau de ces animaux est une fourrure estimée dans plusieurs contrées du N. de l'Europe, et que leur espèce est très-commune sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, surtout aux environs du détroit de Bass, des pêcheurs anglais, américains, russes et français, ont exploité pendant trente années cette branche de commerce avec de grands succès et de grands profits. Mais ces battues actives et multipliées ont complètement détruit, sur plusieurs points, cette race d'animaux, et l'ont considérablement diminuée sur tous les autres. Aussi, les pêcheurs de phoques sont-ils aujourd'hui obligés d'encourir beaucoup de fatigues et de périls pour aboutir à des récoltes médiocres. Souvent ils vont relancer les phoques sur des rochers stériles et nus, sur des plages basses et presque inaccessibles. Aujourd'hui le métier de pêcheur de phoques est un des plus ingrats que l'on puisse imaginer. Pourtant il est encore une foule d'armateurs anglais et américains qui s'y vouent de gaieté de cœur, et y consacrent leur vie et leur fortune.

Nous fîmes plusieurs autres excursions sur cette plage, et notamment dans la partie orientale de la baie, où nous accostâmes près de la passe de l'E. sur une belle grève sablonneuse. A notre arrivée, nous fûmes salués par le gazouillement d'une foule de philédons, hôtes habituels des arbres qui entourent ce point. La plupart de ces arbres, excentriquement éparpillés à travers de riantes pelouses du plus beau gazon, appartenaient aux genres banksia, eucalyptus, casuarina, podocarpus, leptospermum, etc. Le sol dans tout ce rayon est mollement accidenté. On peut aller partout sans obstacle et sans peine, excepté en certains endroits où les pieds s'embarrassent dans les tiges sarmenteuses et rameuses d'une fougère et d'une sorte de *dampierin* aux fleurs jaunes.

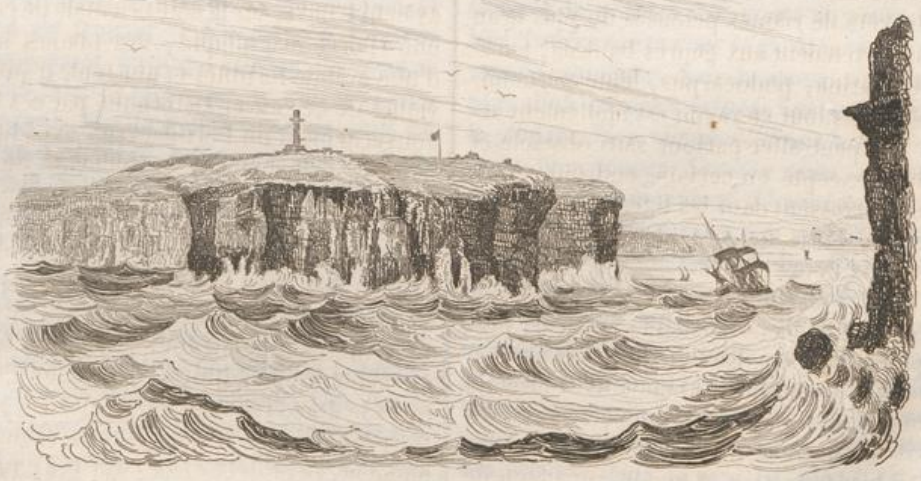
Ces lieux fourmillaient d'oiseaux appartenant aux genres coucou, martin-pêcheur, philédon, perroquet, etc. En deux ou trois heures, nous eûmes fait une chasse abondante. Plusieurs kangarous s'enfuirent à notre approche, et quelquefois ils s'élançaient presque d'entre nos jambes; mais leur fuite était si rapide, qu'aucun de nos coups ne put les atteindre. Près du rivage, nous trouvâmes une cinquantaine de huttes, plus ou moins détruites, entourées de traces de foyers et de débris de coquillages, preuves évidentes du séjour récent des insulaires. J'aurais été curieux de visiter ces naturels, attendu qu'au rapport de Tuckey qui les vit lors de la fondation de la colonisation de Port-Jackson, ils paraissaient plus nombreux, mieux faits et plus civilisés que ceux des autres cantons. Ils reconnaissaient, dit-il, des chefs qui s'ornaient la tête de plumes de cygne noir, se peignaient en rouge, blanc et jaune, et se faisaient porter sur les épaules de leurs sujets. Du reste, cette peuplade, fière de sa supériorité, déployait un caractère féroce et inhospitalier. Sa malpropreté dépassait tout ce qu'on peut imaginer en ce genre.

Il y a quelques années, des rixes sanglantes s'élevèrent entre eux et les pêcheurs de phoques; il paraît que, depuis cette époque, ils se sont retirés dans l'intérieur, et ne reparaissent sur le littoral que lorsque les blancs sont absens du port Western. Quand on tient compte, d'une part, du caractère farouche des naturels; de l'autre, des mœurs licencieuses et déréglées des pêcheurs, on peut en conclure que les torts étaient réciproques, et que les naturels ont agi sagement en opérant leur retraite.

Les phasianelles abondent sur toutes les plages du port Western, mais ces coquilles y arrivent toujours vides de leur animal. La drague près du navire rapportait beaucoup de térébratules, dont un petit nombre seulement offrait le mollusque. Cette espèce se rapproche de celle qui abonde à l'état fossile dans diverses contrées de la France, notamment aux environs de Paris.

Des voyageurs anglais qui avaient fait par terre, au commencement de 1826, la route de Twofold à Port-Western, rapportèrent qu'ils avaient trouvé, sur la côte orientale de cette baie, une rivière magnifique, des plaines immenses d'une grande fertilité, et une foule d'autres merveilles de ce genre. Déterminé par ces récits, le gouvernement de Port-Jackson expédia vers ce point un détachement de soldats et de convicts qui devaient y fonder une colonie. Ces convicts et ces soldats y arrivèrent sur la fin de 1826, quelques jours après le passage du capitaine d'Urville: mais au lieu de la belle rivière fastueusement annoncée, c'est à peine si l'on trouva un large torrent, dont le lit était complètement à sec. Après un séjour de peu de durée, le manque d'eau douce força le gouvernement à rappeler ces hommes à Port-Jackson, et à renoncer, du moins pour le moment, au projet de coloniser Port-Western. Il est toutefois difficile de supposer qu'il n'y existe point d'eau; et d'ailleurs il serait très-facile d'y creuser des puits abondans. Port-Western offre un magnifique mouillage pour les navires de tout rang, et sa position au milieu du détroit de Bass

3. Village à la Baie Jervis.



4. Entrée du Port Jackson.

ne peut manquer de lui donner un jour une grande importance.

CHAPITRE XXXII.

AUSTRALIE. — NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Le 23 au soir, *le Kanguroo* quitta le port Western. Il passait, le jour suivant, entre le promontoire Wilson, masse énorme de granit, qui termine l'Australie vers le S., et l'île Redondo, cône imposant par sa forme, sa hauteur et son isolement, escarpé à sa base et couvert d'une belle végétation. Dans les jours qui suivirent, on prolongea, à douze ou quinze lieues de distance, cette plage sablonneuse qui s'étend depuis Ram-Head jusqu'au promontoire de Wilson. Déjà, l'on peut apercevoir, à vingt lieues de distance, la chaîne des monts Warragong, qui domine toute cette partie de la côte, et que les Anglais nomment Alpes australiennes ou Montagnes-Blanches. On rangea d'assez près le cap Howe, plage de sable sans verdure et sans eau; puis plus loin, le mont Dromadaire, plus remarquable par sa forme que par sa hauteur, qui n'est guère que de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. La plage est une montueuse bande de sables; mais à l'intérieur l'œil découvre de riantes pelouses, ombragées par de beaux arbres. Il était rare, toutefois, que nous pussions voir nettement la terre. Le plus souvent, des brumes intenses ou des tourbillons de fumée, provenant des incendies habituels à tous les Australiens qui brûlent les fougères de leurs plages, nous en dérobaient totalement l'aspect et la configuration.

Le 30 au matin, en montant sur le pont, je fus surpris de trouver *le Kanguroo* à l'entrée d'une passe assez étroite, bordée de chaque côté par des falaises escarpées, noirâtres et tristes au regard. Sur la gauche, se dressait un phare élégant et élevé, qui aurait trahi à l'instant même la civilisation anglaise, quand même un pilote monté à bord et dirigeant le navire n'eût pas mieux encore rappelé les coutumes d'Europe, transportées sur la côte australienne (Pl. XXXVI—4). Quand nous eûmes dépassé ce chenal, nous vîmes s'ouvrir et s'agrandir devant nous un immense bassin, capable de contenir à la fois toutes les flottes du monde. Ces bords sont agréablement accidentés de criques, de calangues et de pointes. C'est un magnifique lac salé. Sur la droite, le sol est en majeure partie sans cultures : il offre quelques bouquets d'arbustes et un vêtement de fougères élevées. Mais sur la gauche se déroule toute une colonisation agricole; des villages, des maisons de plaisance, des métairies, le tout avec un aspect d'aisance et de richesse. Au milieu de ce mobile panorama, se trouve la ville et le port ou anse de Sydney-Cove (Pl. XXXVII—1). Là, est une ville vraiment européenne, plus européenne que tout ce que j'avais pu voir dans les mers de l'Inde. Vaisseaux, forts, magasins, rues et maisons, tout rappelle l'Angleterre. On croirait être mouillé dans un petit port de la Manche. En quarante ans, la construction de cette ville a été conçue et réalisée dans un pays antipode. Il y a quarante ans, on ne voyait pas ici pierre sur pierre; tout était solitude et barbarie.

A peine l'ancre fut-elle au fond, que je débarquai avec mon bagage. Powell m'indiqua dans George-Street un hôtel où je fus bien traité, et dont les prix étaient à peu près les mêmes que ceux d'un hôtel de second ordre à Londres. Les domestiques qui me servaient, les hommes de peine qui faisaient mes commissions, étaient tous des condamnés pour vol ou pour d'autres crimes en Angleterre; et pourtant, pendant mon séjour, je pus m'assurer que les délits ne sont pas plus fréquens à Port-Jackson que dans nos contrées les plus civilisées de l'Europe. Le dépaysement, une longue traversée, une vie nouvelle à se faire sur une terre inconnue et à demi-sauvage, tout contribue à ramener les criminels à une meilleure entente de leurs intérêts, et à leur prouver que la moralité est aussi un bon calcul.

Quelques heures de promenade dans Sydney m'eurent bientôt fait connaître cette ville, dont la plus grande merveille est son existence. Comme la plupart des maisons y sont éparpillées, isolées entre cour et jardin, elle occupe un espace immense. Les maisons n'y ont guère plus d'un ou deux étages. Les rues sont, pour la plupart, bien alignées, d'une belle largeur et assez bien tenues. Comme elles ne sont point pavées, la poussière y est quelquefois incommode : la boue y est rare, grâce à la sécheresse à peu près constante du climat. La principale rue de Sydney, George-Street, a près d'un mille de longueur; elle est coupée par intervalles à angles droits par des rues transversales, tandis que d'autres rues courent dans un sens parallèle (Pl. XXXVII—2). L'eau dont usent les habitans provient de puits ou citernes creusés dans le roc. La ville n'est traversée que par un mince ruisseau, qui prend sa source dans un marais voisin, et dont les eaux sont bientôt infectées par les immondices de toute nature.